

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le train sauvage de Raymond Plante

Number 35, Fall 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39736ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1984). Review of [*Le train sauvage* de Raymond Plante]. *Lettres québécoises*, (35), 30–31.

LE TRAIN SAUVAGE

de Raymond Plante

(Éd. Québec-Amérique)

Plutôt que de faire une analyse du roman de Raymond Plante, *Lettres québécoises* a posé quelques questions à l'auteur.

L.Q. Ce train sauvage, en fait, c'est le train qui emporte tout le monde, qui fait courir tout le monde, on ne sait où.

R.P. *Le Train sauvage*, c'est d'abord le titre d'une chanson que Pierre, le narrateur du roman, entend souvent à travers le mur. C'est la chanson préférée de sa voisine. Elle existe vraiment. Elle est chantée par Dorothée Berryman, la musique est de Céline Prévost et les paroles de moi. On peut supposer que cette chanson raconte l'histoire de cette voisine, c'est la quête d'une fille qui, comme tout le monde je crois, a «un grand besoin d'un peu d'amour beaucoup de peur...» La fille cherche donc, d'un bar à l'autre et souvent jusque tard dans la nuit, sa part de tendresse. Mais, quels que soient ses échanges nocturnes, la fille se retrouve toujours seule, au petit matin, au moment où le train sauvage repart. À ce niveau, le train sauvage ressemble sûrement à la vie des années quatre-vingts, celle qui nous écorche maintenant, rapide et bruyante, nous laissant chercher nos tendresses, aveuglés, essoufflés, perdus. Mais ce n'est pas que ça. Normalement, un train fonctionne avec ordre. Sa voie, ferrée en l'occurrence, est méticuleusement tracée. Les trains ne choisissent donc jamais leurs voyages. Ils avancent où les mènent leurs rails, avec puissance, beaucoup de bruit et de force. Le train est cependant une machine aveugle. Avec son oeil dans le front, il ne voit rien. Le seul être qui pourrait vivre encore libre et sauvage, c'est le cheval. Mais tout cela ce n'est peut-être que le rêve tordu d'un ex-enfant qui a vibré devant les films de cowboys. En d'autres mots, le train sauvage, c'est aussi le personnage, le narrateur-photographe, lui qui raconte ce qu'il croit voir. Et puis, d'un autre côté, c'est certainement cette peinture d'Alex Colville, *Horse and*

Train, que l'on retrouve sur la couverture du livre. Une image, un instant qui raconte tout, qui ouvre une question, une peur, une fenêtre, un oeil. Le cheval tête qui court sur la voie ferrée à la rencontre du train bifurquera-t-il à temps pour éviter la catastrophe? Je me dis souvent en regardant cette toile que c'est peut-être le train qui soudainement ira rouler à travers les champs avec ses éclats, son fer, son enfer...

L.Q. Et votre narrateur, à trente ans, se sent mal dans sa peau. On dirait qu'il refuse tout.

R.P. Il a une boule dans la gorge. Oh! il ne pleure pas facilement, non! Il se donne des airs, bien sûr, des airs de dur... mais je dirais qu'il traîne la nostalgie de son adolescence. L'adolescence, pour moi, c'est le temps où tout se bouscule, où l'on se rend compte, assez grossièrement souvent, que l'on vieillit. Et l'on ne sait pas encore le monde... évidemment. Et c'est avec beaucoup de gaucherie que l'on tente d'ajuster ses rêves à la réalité. Ce qui ne se fait pas sans cogner, sans révolte. Les adultes, bien tassés dans leur expérience et surtout bien assis sur leur cul, appellent cela la crise d'adolescence. Si mon personnage refuse tout, c'est qu'il veut reprendre cette «crise» où il l'avait laissée... c'est pour cela qu'il se *regarde* faire la cour et l'amour à une adolescente. Avec sa conscience de «trente ans», il croit pouvoir réussir ce que la gaucherie de ses quinze ans lui faisait rater. D'un autre côté, il n'ose entreprendre quoi que ce soit parce qu'il a aussi très peur de se casser la gueule. Grâce à son métier — photographe publicitaire plus ou moins raté — il a pu voir comment les choses de la vie sont «arrangées», il sent que ce que l'on présente comme la réalité n'est qu'une autre fiction, comme une belle publicité, les discours politiques, etc... Il devient alors

facile de s'imaginer que quelqu'un qui ne déborde pas de talent n'a peut-être pas envie de se jeter dans le bain de la fiction des autres. Le malheur — ce que l'on sait à la toute fin du roman —, c'est qu'il a beau se débattre, il finit quand même par se casser la gueule dans l'histoire qu'il s'est inventée et le rôle qu'il s'est donné.

L.Q. Ce narrateur, il en veut à ses parents, je dirais même aux parents en général. Pourquoi?

R.P. Peut-être parce que nos éducateurs nous ont inlassablement répété que l'on doit respecter nos parents. Les anarchistes qui oeuvrent au niveau social ou politique trouvent certainement des symboles plus évidents à détruire. Comme mon personnage est plutôt un «terroriste de petit dépanneur» ou un anarchiste intime, il cherche à provoquer les gens qui sont les symboles immédiats du respect. Et puis, les parents restent aussi des guides, ceux qui donnent des conseils, montrent les voies à suivre, inculquent leurs principes en même temps que leurs peurs.

L.Q. Comme par hasard, votre narrateur est photographe. Est-ce à dire que dans le fond, la vie n'apporte que des instantanés, des moments qu'on peut fixer sur la pellicule, sans plus?

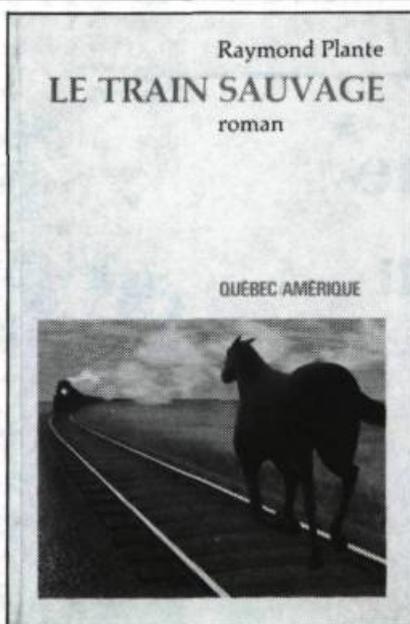
R.P. Bien sûr, la vie n'est rien d'autre qu'une suite d'instantanés. Mis les uns au bout des autres, ces moments suivent parfois une certaine logique... pas nécessairement celle de nos désirs. Mais ce n'est quand même pas par hasard que mon narrateur est photographe. Je voulais qu'il pratique un métier par lequel il aurait pu s'exprimer... mais il reste dans l'impossibilité de le faire vraiment. Il est bloqué!

D'un autre côté, il faut bien le dire, l'image est très importante pour moi. Tout ce que j'écris — une émission de télévision, un texte destiné aux plus jeunes ou une histoire pour adultes — se construit à partir d'une image. Je pense en images. Avant de me demander ce que pense un personnage, je me demande ce qu'il fait. Et une image, pour moi, c'est un instant, c'est une action qui éclate. Ainsi, une image enchaîne avec une autre image et ces deux images en amènent une troisième... et le romancier se pose des questions, se débat, se défend, attaque... *le Train sauvage* s'est construit comme ça, m'entraînant à faire vivre à mon personnage principal des aventures que je

n'avais jamais prévues au départ. Ce sont encore ces images qui donnent le ton au récit. Vous vous demandez peut-être pourquoi je n'ai pas fait un film au lieu d'un roman. Tout simplement parce que le roman reste, à mon avis, le médium de la grande liberté. La liberté pour l'auteur et la liberté pour ses lecteurs!

L.Q. On dirait que ce narrateur, il en veut à tout le monde autour de lui. Est-ce parce qu'il se rend compte soudain, la trentaine passée, qu'il a manqué le train à un moment donné, ou parce qu'il cherche à en prendre un autre?

R.P. C'est vrai. Pierre est assez agressif. Je pense que cela vient surtout de ce qu'il voit autour de lui. Pour réussir ou pour faire leur chemin, les gens font un tas de manières, ils jouent de la pirouette, font les importants, les occupés, se retrouvent à plat-ventre, le nez sur les souliers des puissants, jouent des jeux. Les lèche-culs traînent leurs sourires et leurs bons mots un peu partout. Il faut les voir, dans la vie comme dans le roman. Claude, l'ami d'enfance, travaille dans une agence de publicité où Pierre n'a pas pu être engagé. La publicité, c'est l'art de vendre un produit, d'en montrer le beau côté. Les propriétaires d'agence agissent de la même façon quand il faut vendre leurs services. Ils bavent de la plus belle manière, mangent dans la main du client, hument l'arôme de leurs cigares. C'est peut-être cette espèce de regard (œil du photographe?) qu'il porte sur les jeux des autres et qui empêche Pierre d'entrer dans cette danse. Les autres le déçoivent. Ils ne correspondent pas à ce que, naïvement et égoïstement, il attendait d'eux. Au fond, pour reprendre la phrase d'un personnage du film *Extérieur Nuit* de Jacques Bral, il pourrait trouver que «ce n'est pas la vie qui n'est pas belle, mais nous qui ne sommes pas à la hauteur». Je dis tout cela mais je ne suis sûr de rien. Peut-être que je me trompe exactement de la même manière que mon personnage s'est trompé en jouant son rôle à lui. D'ailleurs, tout au long de l'écriture du *Train sauvage*, j'ai eu l'impression qu'en provoquant les gens comme il le fait, Pierre entend une musique, comme dans les grands westerns, une musique pour mouiller les actes. Pour son malheur, il n'y a pas beaucoup de musique pour accompagner nos gestes quotidiens... et c'est la même chose dans les romans.



L.Q. Il y a deux femmes qui comptent dans sa vie, Mireille et Julie. Il ne peut retenir ni l'une ni l'autre. Est-ce leur faute, ou sa faute?

R.P. Je n'aime pas beaucoup chercher les coupables. L'histoire serait peut-être différente si elle était racontée par Mireille ou par Julie. Mais, à la lumière de ce que je sais du *Train sauvage*, je crois que Pierre est certainement à blâmer. Mireille le connaît trop et il est normal qu'elle en ait assez de le pousser. D'autant plus qu'elle représente une certaine réussite et beaucoup de dynamisme, deux choses qui lui sont étrangères. De même pour Julie qui est la jeunesse qui lui échappe et l'innocence qu'elle n'a pas vraiment et qu'il n'a plus.

L.Q. Si je comprends bien, il a connu de grands moments d'amour avec Mireille. Des moments d'exaltation avec Julie. L'amour n'est-il pas suffisant, même quand on a trente ans, pour donner à quelqu'un l'impression qu'il a pris le bon train?

R.P. Ça, je n'en sais rien. Chose certaine, devant Mireille qu'il connaît depuis des années, Pierre a peut-être l'impression de ne plus avoir rien à lui donner. Elle est plus forte que lui, elle mène sa vie comme elle l'entend. En ce qui concerne Julie, Pierre voulait peut-être s'accrocher à la jeunesse telle qu'il l'imaginait. Il s'imaginait pouvoir lui apprendre des choses. Quelle prétention! La première fois qu'ils font l'amour, au

moment où il cherche sa «capote d'urgence», elle lui dit qu'il n'en aura pas besoin. Voilà déjà quelques illusions qui foutent le camp... et ça ne fera que commencer.

L.Q. Les romans ne sont pas là pour nous souffler l'espoir. C'est entendu. Mais, pour ce narrateur, dans la trentaine, y a-t-il moyen de s'en sortir?

R.P. Je ne sais vraiment plus. S'il avait vu un peu de lumière au bout de son tunnel, je crois qu'il m'y aurait entraîné. Mais ça n'a pas été le cas. De plus, je crois que les provocateurs de son espèce sont des suicidaires. Mais ils comptent sur les autres pour les descendre. Ils se transforment en cibles et éclaboussent tout ce qu'ils rencontrent. Pour être franc, il aurait voulu être atteint par la balle que lui destinait le propriétaire du dépanneur, dans la dernière scène. Par contre, sa voisine que j'imaginai aussi désespérée que lui, celle qui écoute *le Train sauvage* et qui cherche son orgasme quotidien, semble trouver un homme qui reviendra... il faudrait peut-être écrire son histoire.

L.Q. Enfin, je serais tenté de vous demander si ce narrateur, ce n'est pas un peu vous?

R.P. Évidemment, rien n'est tout à fait gratuit chez les personnages que l'on invente. Il est certain que le narrateur du *Train sauvage* ne me ressemble pas. La vie qu'il mène n'est pas la mienne non plus. Enfin, un roman, pour moi, ressemble surtout à une chanson. Il ne faut pas lui donner une importance exagérée. Ce n'est pas une grande oeuvre, c'est une petite histoire. Une histoire que j'ai racontée pour me libérer de certaines «images de la vie» qui poussaient en moi. Je pourrais naturellement reprendre plusieurs phrases de ce récit à mon compte. Par contre, comme je l'ai déjà souligné, mon narrateur m'a entraîné... et je l'ai suivi, j'ai glissé dans son aventure comme si j'avais été assis sur une traîne sauvage. Mon prochain roman ne sera pas plus espérant mais peut-être plus gai, plus souriant. *Le Train sauvage* avait la forme bâtarde d'un cheval et d'un train en catastrophe, mon prochain livre aura l'allure d'une grenouille qui ne veut pas se noyer. De toute façon, tout ce que j'écris — que ce soit pour les jeunes ou pour les adultes — a toujours et surtout la couleur d'une question. C'est fou ce que je déteste les réponses... □